L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : Rue de Chartres, No 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 24 JUIN 1871. 44me Année—Vol. XLIV.

DUFOUR & LIMET,
PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

NOUVELLE-ORLEANS,
SAMEDI MATIN, 24 JUIN.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

Pour les détails, voir aux annonces.

Par le shérif, à midi, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, rue Royale— Un lot de terre avec bâtisses, à Rickerville, ci-devant paroisse Jefferson— Un terrain dans le Premier District, avec bâtisses, rue Tchoupitoulas, entre St James et Céleste - Un terrain dans le Deuxième District, à l'angle de la Promenade Carondelet et de la rue Tonti—A neuf, à 5 heures, rue Front Levée, entre Conti et Bienville, 1150 barillets à mélasse, etc.

Par S. Guimenil, à la Bourse d'Encan Royale et Conti—une Propriété sur la rue du Quartier et une petite Propriété sur la rue Gérod.

Par M. Barbett, dans la Rotonde de l'Hôtel St. Louis—un fort stock de Meubles neufs et de seconde main.

Par E. Roger & Co. à leurs salles d'encan, Vieille Levée, 128 et 130 rue des Magasins—Mousseaux et Allemons d'Alsace — 151 au No 67 rue des Magasins. Fers pour ferronnerie de chemins.

Par le même, au No 67 de la rue des Magasins—Mélasse, Café, Whisky, Vin, Jambons, Bacon, Epaules et Plats Côtés.

Par Maurice Barnett, sur la façade de la Rotonde St-Louis, rue St-Louis, entre Royale et Chartres—Vente régulière de meubles.

Par H. M. Montgomery, à sa salle d'encan, 87 rue Camp—Vente régulière de meubles.

Par O. Valeton, No 16 rue Natchez—Jambons, Epaules, porc, bœuf, commodes, etc.

Par Vincent & Co., aux Nos 62 et 64 de la rue de la Douane—Lingerie, Habillements, Chaussures, Chapeaux.

ATTENTION!

Vente à douze mois de crédit.

Le Shérif procédera aujourd'hui à 4 heures P. M., sur les lieux, rue Front Levée, entre celles Conti et Bienville, Deuxième District de cette ville, à l'adjudication d'environ 1150 barillets à mélasse, un pupitre, un poêle et des ustensiles.

ATTENTION!

Propriétés améliorées et vagues, à l'encan, par le shérif —

Nous appelons l'attention publique sur les ventes à l'encan qui auront lieu aujourd'hui, à midi, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, rue Royale, par le ministère du shérif. Ces ventes comprennent:

1o—Un terrain avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, situé à l'angle des rues Tchoupitoulas et St James, Premier District.

2o—Un lot de terre avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, situé à Rickerville, ci-devant paroisse de Jefferson, bornée par l'Avenue Peters, les rues Octavia, Pitt et Prytanée.

3o—Et un terrain situé à l'angle de la Promenade Carondelet et de la rue Tonti, Deuxième District.

Pour le détail et les conditions, voir aux annonces.

ATTENTION!

Magasiniers et aisées. — Voyez l'annonce d'encan de M. D. E. Morphy.

Fers pour les chevaux. Voyez l'annonce d'encan de M. D. E. Morphy.

Mélasses, Café, &c.—Voyez l'annonce d'encan de M. D. E. Morphy.

Jambons et bacon.—Voyez l'annonce d'encan de M. D. E. Morphy.

Pots et Plats pourrissons, Tartes, etc., au "Pelican Printing Office", enlevés aux rues Camp et Perdido.

ASSOCIATION DES CITOYENS DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.—La fondation d'une pareille association faisait grandement besoin à la Nouvelle-Orléans, où les taxes sont réellement accablantes. Une protection contre les lois fiscales, c'est ce que tout le monde demandait et ce que l'Association pourra donner si elle est convenablement soutenue. Nous voyons, en attendant, à la tête de ses affaires des hommes de famille et de fortune, jouissant de l'estime publique et inspirant une confiance universelle. Le siége de l'Association est rue Carondelet, No 27, où le Conseil gouvernant vient d'adopter la résolution suivante:

Que tous les membres de cette Association soient requis de fournir au secrétaire le montant de leurs bills de taxe pour l'année 1869 on 70.

LE THÉATRE EN VILLÉGIATURE.—Plusieurs artistes de l'Opéra, ré-engagés pour la saison prochaine, et passant l'été en Louisiane, se sont réunis pour former une troupe de vaudeville et opérette. Ils partiront, ces jours-ci, pour la Nouvelle-Ibérie et St.-Martinville, où ils donneront alternativement des représentations: le samedi dans la première de ces villes, le dimanche dans la seconde. Cette troupe qui contient de bons éléments pour le genre qu'elle se propose d'exploiter se compose de MM. Berton, Gilbert, Charton, Neame et Bousquet, Mlles Marguerite Villiers et Jeanne Favre et Mme. Bousquet.

M. Charton remplira les fonctions de régisseur et M. Boudro est attaché à la compagnie en qualité de pianiste.

Le public de la Nouvelle-Ibérie, et celui de St.-Martinville feront bon accueil, nous en doutons pas, à la troupe et à son gai répertoire. Pour nous, nous souhaitons à l'entreprise un succès complet.

HEPTASOPH.—Nous avons reçu de M. E. Ducros, le numéro du 15 juin de *The Heptasoph*, organe de l'Ordre des Sept Sages, rédigé par des membres de l'Ordre. Ce numéro contient des articles intéressants pour l'Ordre, un article sur l'Imposition, diverses matières littéraires et correspondances. L'Heptasoph paraît le 15 de chaque mois, sous les auspices de l'Association littéraire et de publication de Sept Sages.

INSTITUT LOCQUET.—Nous avons reçu de Mlle Burr, principale de cette institution, des invitations pour la soirée littéraire et musicale qui doit y être donnée le 29 courant.

COMPAGNIE DU JOCKEY CLUB DE LA LOUISIANE.—Un avis du Trésorier, M. C. H. Slocomb, annonce que la Direction de la Compagnie du nouveau Jockey Club, du Jockey Club de la Louisiane, a résolu d'appeler 30 00 immédiatement sur le montant des actions souscrites et 20 00 le mois prochain. Les membres du Club ont droits à effectuer ces paiements au bureau du Club rue Carondelet No 27.

GRAND CHEROKEE.—M. Geo. D. Hite, agent, a reçu la dépêche suivante:

Franklin, 23 juin 1871.

Le steamer *Cherokee* a été signalé ce soir, descendant. Il arrivera dimanche et repartira mercredi. 26.

J. F. FORDAY, capitaine.

CHEMISES PARISIENNES.—Ces chemises sont toujours plus appréciées en Amérique où elles ne sont connues que depuis quelques années. Mais maintenant leur succès de vente est rapide et nous recommandons au public celles que la maison Lion & Pinsard annonce aujourd'hui dans nos colonnes. Ce sont des articles confectionnés par la maison Charvet et qui ont cours dans le monde entier.

LES AUTRILLAIRES DE LA COMMUNE.—Les journaux de Paris publient la note suivante:

A part les Polonais, Russes, Allemands, Hollandais et autres étrangers qui ont pris parti à l'insurrection, il est bon de savoir quels sont les soldats que la Commune avait enrôlés sous la bannière rouge.

Par ordre du gouvernement, on a fait le recensement de tous les repris de justice, internés dans les différentes villes de France ou ils ne subissaient le surveillance de la police.

On pourrait publier le relevé fort intéressant et fort instructif de tous ces malfaiteurs qui ont quitté leur île pour venir se mettre au service de la révolte du 18 mars.

Pour ne citer qu'un exemple, nous dirons que, dans la première quinzaine de mai, le commissaire central du Havre a informé à tous les prévôts du département qu'il avait à se présenter à la police dans les vingt-quatre heures, et ou bien vivre sous l'œil.

Sur plus de trois cents internés que comptait le département, quatorze seulement ont répondu à l'appel; le reste défilait les remparts de Paris contre ce qu'ils appelaient les ruraux.

Un détail intéressant sur les ressources éventuelles que se préparait la Commune:

On s'est emparé, il y a quelques jours, chez la *Liberté*, d'une fabrique de faux billets des Banques de France, de Russie, de Prusse, d'Autriche et d'Amérique. Cette fabrique était commanditée par Jaroslav Dombrowski, et les faussaires sont des Polonais et quelques Français qui entretenaient des relations avec la Commune de Paris.

Les fausses valeurs fabriquées et émises par ces misérables sont nombreuses. Il a été fabriqué des coupures de 25 fr. de la Banque de France, des billets de 50 roubles de la Banque de Russie, avec des coupons de 10 roubles 50 copecks, des billets de 5 roubles 50 copecks; des billets de 10 florins de la Banque d'Autriche, des billets de 100 thalers de la Banque de Prusse, et enfin des billets de 100 dollars de la Banque des Etats-Unis.

M. le baron de Geiringer, juge d'instruction, a mis cette grave affaire, dont certainement il rendra le Lorgnette.

Les faussaires, avec leur complicité, sont entre les mains de la justice.

La Capitulation de Metz.

La Conduite du Maréchal Bazaine.

Discours du Général Changarnier.

Nous avons donné (avant-hier un court extrait du discours prononcé par le général Changarnier dans la séance du 20 mai. L'importance de ce discours nous engage à le reproduire en entier, dans la persuasion que nos lecteurs le liront avec un vif intérêt.

(*Extrait du compte-rendu sténographic.*)

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion sur la pétition No 262, relative à la capitulation de Metz.

M. le général Changarnier a la parole. (Mouvement d'attention.)

M. le général Changarnier.—Messieurs, vous avez bien voulu m'autoriser à vous entretenir de faits considérables qui intéressent l'honneur militaire de la France. Vous aimez toute la vérité: ayez, je vous prie, la patience de l'entendre. Si, à votre dernière séance, j'avais en sous la main cette petite carte des environs de Metz, qui suffit pour réveiller tous mes souvenirs, j'aurais pu commencer immédiatement le simple récit que je vous prie de vouloir bien écouter.

Porté par un irrésistible mouvement de l'opinion, M. le maréchal Bazaine prit, le 13 août, le commandement de l'armée du Rhin. Sa nomination fut bien accueillie; elle semblait mettre un terme aux hésitations, aux incertitudes, à la mobilité dans les combinaisons qui avaient désolé les troupes.

Un grand dessein avait été conçu: 200,000 hommes devaient être concentrés au plateau des Haies, entre Nancy et Toul; il eût été difficile de les expulser de là: les déboucher, en leur prêtant le flanc, eût été très périlleux.

Pour des raisons dont je ne veux pas ici discuter la puissance, ce projet ayant été abandonné, M. le maréchal Canrobert, dont une division était déjà arrivée à Nancy, fut appelé à Metz avec tout son corps d'armée, qui prit le No 6.

Le 6 et le 7 le corps allemand rejoindre à Châlons le maréchal Mac-Mahon, qui y rassemblait ses glorieux débris et qui allait y recevoir des vaillantes bataillons, la division d'infanterie de marine et quelques troupes venues d'Algérie.

La principale armée, l'armée du Rhin, que son Chef appelait autour de Metz à fait changer de nom, se disposa à gagner, par Verdun, le camp de Châlons, le grand centre de concentration générale. Le passage de la Moselle commença le 14 août vers trois heures et demie, un tiers de nos troupes, qui était resté encore sur la rive droite, fut attaqué par l'armée tout entière du général Steinmetz: celle-ci fut vigoureusement repoussée et subit de très grandes pertes.

La bataille de Borny fut beaucoup d'honneur à 40,000 hommes de nos troupes qui combattirent 90,000 ennemis: le maréchal Bazaine s'y montra énergique et habile. Le passage de la Moselle s'acheva tranquillement.

Le 15, l'armée s'éleva au delà des forts, de Plappeville et de Saint-Quentin, sur des plateaux qui bientôt allaient être le théâtre de luttes mémorables.

Le 16, la bataille fort disputée de Rezonville, où le maréchal Bazaine courut de grands risques personnels, se termina à notre avantage; l'ennemi, refoulé nous céda le champ de bataille.

Je sais de ceux qui furent alors, et qui croient encore aujourd'hui que nous aurions dû continuer notre marche vers Châlons. Pour moi, je crois tout le contraire.

Or représenta à notre général en chef que nous n'étions pas suffisamment pourvus de munitions, s'était une erreur: cet avis, appuyé surtout de quelques faits, fut une grande consommation de munitions; la plupart des autres avaient leur approvisionnement tellement peu diminué; une égale répartition entre tous les corps nous aurait donné des munitions pour cent bataille; il devait y avoir beaucoup plus qu'il n'en fallait pour gagner Châlons; nous avions l'avance sur l'ennemi, qui, même en s'imposant de pénibles fatigues, n'aurait pu nous atteindre; une des affaires d'arrière-garde sans importance, et en nous laissant la faculté de profiter d'une bonne occasion pour nous retourner vigoureusement contre lui.

Le 17, l'armée, fort étonnée de reculer, vint occuper de nouvelles positions entre la ferme de Point-du-Jour, Chatel-Saint-Germain, Saint-Privat-la-Montagne et Verneville.

Un des grands inconvénients de cette retraite fut de permettre à l'ennemi d'agglomérer ses forces sans se fatiguer et d'abréger la route qu'il était obligé de parcourir.

La journée du 17 et la nuit suivante se passèrent dans un calme trompeur.

Le 18, nous vîmes s'avancer de nombreuses et profondes colonnes qui prirent position devant nous. Une immense batterie composée de l'artillerie de deux corps d'armée prussiens, s'établissait sur la route de Gravelotte, sur le flanc de nos 3e et 4e corps d'armée qui, sous l'habile et énergique direction du maréchal Le Bœuf prirent d'excellentes dispositions.

A 11 heures, une canonnade formidable fut dirigée sur le plateau dénudé et occupé par nos troupes, et au centre duquel s'élève un arbre mort bien connu de tous les géographes. Cette canonnade ne devait s'arrêter qu'après un certain nombre heures qui crépitaient. La partie de notre infanterie et de l'infanterie prussienne se disputèrent énergiquement les bois et la lisière déprédée du terrain qui séparaient les deux armées. Là, les pertes de l'ennemi furent considérables.

Du côté d'Amanvillers, la lutte, d'abord moins animée, devint terrible vers quatre heures. Nos adversaires portèrent là de grandes masses. A l'instant où la vaillante division Montaudon, que vous retrouverez aujourd'hui sous les murs de Paris, renfoncée de deux régiments, exécutait avec une ou un vigoureux mouvement offensif sur le centre de l'ennemi en y jetant un grand désordre, notre droite, vaillamment commandée, mais moins heureuse dans le combat, perdait beaucoup de terrain. A notre gauche, près de la ferme de Moscou, incendiée par les projectiles ennemis, l'infanterie prussienne exécuta, avec beaucoup de vigueur, plusieurs attaques successives, entre 5 et 10 heures du soir; elles furent toutes brillamment et victorieusement repoussées: le général Aymard se fit là beaucoup d'honneur. Le deuxième et le troisième corps demeurèrent inébranlables, conservèrent sur le plateau qui avait été confié à leur énergie; le vaillant chef du troisième corps donnait la tête appuyée à l'arbre mort. Nos adversaires ont noblement rendu hommage à la valeur, à la ténacité, à la solidité de ces nobles bataillons, la division d'infanterie de marine et quelques troupes venues d'Algérie.

La principale armée, l'armée du Rhin que son Chef appelait autour de Metz à fait changer de nom, se disposa à gagner, par Verdun, le camp de Châlon, le grand centre de concentration générale. Le passage de la Moselle commença le 14 août vers trois heures et demie, un tiers de nos troupes, qui était resté encore sur la rive droite, fut attaqué par l'armée tout entière du général Steinmetz: celle-ci fut vigoureusement repoussée et subit de très grandes pertes.

La bataille de Borny fut beaucoup d'honneur à 40,000 hommes de nos troupes qui combattirent 90,000 ennemis: le maréchal Bazaine s'y montra énergique et habile. Le passage de la Moselle s'acheva tranquillement.

Le 15, l'armée s'éleva au delà des forts, de Plappeville et de Saint-Quentin, sur des plateaux qui bientôt allaient être le théâtre de luttes mémorables.

Le 16, la bataille fort disputée de Rezonville, où le maréchal Bazaine courut de grands risques personnels, se termina à notre avantage; l'ennemi, refoulé nous céda le champ de bataille.

Je sais de ceux qui furent alors, et qui croient encore aujourd'hui que nous aurions dû continuer notre marche vers Châlons. Pour moi, je crois tout le contraire.

On représenta à notre général en chef que nous n'étions pas suffisamment pourvus de munitions, s'était une erreur: cet avis, appuyé surtout de quelques faits, fut une grande consommation de munitions; la plupart des autres avaient leur approvisionnement tellement peu diminué; une égale répartition entre tous les corps nous aurait donné des munitions pour cent bataille; il devait y avoir beaucoup plus qu'il n'en fallait pour gagner Châlons; nous avions l'avance sur l'ennemi, qui, même en s'imposant de pénibles fatigues, n'aurait pu nous atteindre; une des affaires d'arrière-garde sans importance, et en nous laissant la faculté de profiter d'une bonne occasion pour nous retourner vigoureusement contre lui.

Le 17, l'armée, fort étonnée de reculer, vint occuper de nouvelles positions comprises entre la ferme de Point-du-Jour, Chatel-Saint-Germain, Saint-Privat-la-Montagne et Verneville.

Un des grands inconvénients de cette retraite fut de permettre à l'ennemi d'agglomérer ses forces sans se fatiguer et d'abréger la route qu'il était obligé de parcourir.

La journée du 17 et la nuit suivante se passèrent dans un calme trompeur.

Le 18, nous vîmes s'avancer de nombreuses et profondes colonnes qui prirent position devant nous. Une immense batterie composée de l'artillerie de deux corps d'armée prussiens, s'établissait sur la route de Gravelotte, sur le flanc de nos 3e et 4e corps d'armée qui, sous l'habile et énergique direction du maréchal Le Bœuf prirent d'excellentes dispositions.

A 11 heures, une canonnade formidable fut dirigée sur le plateau dénudé et occupé par nos troupes, et au centre duquel s'élève un arbre mort bien connu de tous les géographes. Cette canonnade ne devait s'arrêter qu'après un certain nombre heures qui crépitaient. La partie de notre infanterie et de l'infanterie prussienne se disputèrent énergiquement les bois et la lisière déprédée du terrain qui séparaient les deux armées. Là, les pertes de l'ennemi furent considérables.

Du côté d'Amanvillers, la lutte, d'abord moins animée, devint terrible vers quatre heures. Nos adversaires portèrent là de grandes masses. A l'instant où la vaillante division Montaudon, que vous retrouverez aujourd'hui sous les murs de Paris, renfoncée de deux régiments, exécutait avec une ou un vigoureux mouvement offensif sur le centre de l'ennemi en y jetant un grand désordre, notre droite, vaillamment commandée, mais moins heureuse dans le combat, perdait beaucoup de terrain. A notre gauche, près de la ferme de Moscou, incendiée par les projectiles ennemis, l'infanterie prussienne exécuta, avec beaucoup de vigueur, plusieurs attaques successives, entre 5 et 10 heures du soir; elles furent toutes brillamment et victorieusement repoussées: le général Aymard se fit là beaucoup d'honneur. Le deuxième et le troisième corps demeurèrent inébranlables, conservèrent sur le plateau qui avait été confié à leur énergie; le vaillant chef du troisième corps donnait la tête appuyée à l'arbre mort. Nos adversaires ont noblement rendu hommage à la valeur, à la ténacité, à la solidité de ces nobles bataillons, la division d'infanterie de marine et quelques troupes venues d'Algérie.

La France a le droit de se souvenir avec orgueil de la bataille de Gravelotte, une des plus grandes des temps modernes. Nos soldats y ont combattu non pas en masse comme, comme l'a dit un homme illustre, mais un contre trois. La garde ayant été tenue en arrière, moins trois bataillons qui l'ont noblement représentée.

Nous avons eu 100,000 hommes en ligne. Pour l'évaluation des forces allemandes, reliez, je vous en prie, la lettre de S. M. le roi Guillaume à S. M. la reine de Prusse, vous verrez que nous avons combattu contre dix corps d'armée, contre autres contre la garde royale tout entière.

Le 19, l'armée fut ramenée autour de Metz, et s'établit à cheval sur la Moselle, en deux jours, peu près égales.

Certes, les troupes qui avaient combattu le 14 à Borny, le 16 à Rezonville, le 18 à Gravelotte, avaient besoin de respirer. Mais l'immense armée que nous avions eue devant nous le 18, s'était divisée et en grande partie éloignée, par suite des nouvelles ordres de Chalons, pour de Metz.

Nous aurions pu, dès le 22, rayonner à 15 ou 20 kilomètres autour de Metz et dans ce pays plantureux, fertile, admirablement cultivé, où tous les plus beaux villages qui soient en France se touchent, nous aurions pu, en quelques jours, faire rentrer une quantité considérable de grains et de fourrages, suffisante pour plusieurs mois d'approvisionnements.

Malheureusement, le général en chef n'eut pas cette sage prévoyance. Il l'avait sue, l'histoire le placerait dans ce groupe glorieux de ces hommes qui ont le mieux servi leur pays.

Le 26, l'armée reçut l'ordre de se porter en avant des forts, sur la ligne de Frouard. La plus grande partie de la journée s'écoula dans une immobilité regrettable. Vers midi, le général en chef alla appeler au chateau de Grimont tous les chefs de corps, et tint un conseil de guerre.

Messieurs, quand un général en chef est possédé d'une idée énergique, il ne doit réunir ses lieutenants que pour leur donner des ordres. (Très bien! très bien!)

Dans ce conseil de guerre, une seule voix, celle du maréchal Le Bœuf, s'élevait pour conseiller de marcher en avant et de faire une trouée.

Le maréchal Bazaine se rangea à l'opinion de la majorité du conseil. Ce fut un immense malheur, que je regrettera jusqu'à la fin de mes jours que Dieu pourra exaucer de m'accorder sur cette terre. (Marques de sympathique émotion.)

Nous y avons couché que quelques rares coups de canon du parc de Servigny, faiblement occupé; si nous avions percé ce rideau peu épais, nous serions en des le lendemain des nouvelles précises de l'armée du maréchal MacMahon, et, conformément aux ordres de la dépêche, nous l'aurions rallié. Nous avons perdu qu'il vînt se jeter dans le gouffre où elle devait fatalement périr. (Sensation.)

Le 31, dans la soirée, l'armée restait dans ses tranchées, et se demandant pourquoi on l'avait tirée.

Le 31, on fen fit sortir de nouveau et on lui fit occuper les mêmes positions que dans la journée du 26, dont le souvenir n'était pas de nature à échauffer nos cœurs. Nous perdîmes encore une grande partie de la journée dans une immobilité regrettable. Enfin, à quatre heures, le signal de recommencer l'attaque fut donné.

Hélas! le sera dernier qui, du général en chef au dernier soldat, court dans les rangs d'une armée sûre de vaincre, ne pouvait opposé par le 31 août. Toutefois deux divisions enlevèrent brillamment Noisetville et Servigny. Malheureusement la nuit était déjà close et très noire. Nous ne pûmes pas nous établir solidement sur ces deux positions importantes; cependant la journée s'achéva à notre avantage.

Dans la nuit, nos adversaires reçurent de puissants renforts. Le 1er septembre, notre armée, après avoir donné des pertes particulier de sa valeur, exécuta une retraite en très bon ordre, mais enfin une retraite, dont beaucoup ne comprenaient pas la nécessité.

Après l'horrible catastrophe de Sedan, l'armée allemande devant Metz fut complétement représentée. La traverser n'était pas impossible, c'était même une chose facile pour nos troupes. Le second jour, et surtout le troisième, eussent été très dangereux. Cependant je pensais, et je pense encore aujourd'hui que nous aurions dû marcher en avant et chercher à pénétrer jusqu'aux Vosges et rabattre à gagner Langres et la vallée de la haute Seine.

Nous y aurions réussi si le général en chef, ses lieutenants et l'armée tout entière eussent été possédés de cette volonté ferme, de cette volonté passionné qui nous a manqué le 31 août. Nous restâmes dans nos cantonnements, quoique la plupart de nos soldats ne comprisse pas pourquoi.

Oui, je crois que même après la catastrophe de Sedan nous aurions dû tenter une sortie vigoureuse; mais, à dater du 20 septembre, les chevaux qui n'avaient pas encore servi à l'alimentation de l'armée étaient dans un état de dépérissement qui ne leur permettait pas un service utile. La cavalerie était à pied, l'artillerie n'était plus attelée et se trouvait condamnée à l'immobilité. Notre admirable infanterie donna encore des preuves de sa vigueur dans des combats particuliers que les Allemands n'ont pas oubliés. Le dernier fut le combat du 7 octobre: nous y perdîmes 1,200 hommes en faisant subir à l'ennemi des pertes plus considérables.

Dans une brochure très bien écrite par un officier d'état-major allemand, j'ai lu que nous avions voulu faire une trouée par Thionville, ce jour-là. C'est une erreur: ces détachements, car il n'y eut que des détachements qui, de notre côté, ont pris part au combat du 7 octobre, avaient laissé leurs sacs au bivouac, où les hommes de corvée leur préparaient la soupe. Nous n'avions déjà plus la prétention de sortir. (Mouvement.)

Dès le 10 octobre, des pluies incessantes, implacables, commencèrent. Notre cavalerie, notre artillerie étaient sans chevaux, nos fantassins ne pouvaient plus se mouvoir sur un sol argileux profondément détrempé. Quelques hommes aurissent pu se glisser furtivement au travers des lignes ennemies; un corps d'armée n'aurait pas essayé de les forces sans faire inscrire une défaite à l'historique de l'armée de Metz, qui n'eu a subi aucune. (Bravo.)

Cette admirable, cette noble armée de Metz a plus souffert qu'aucune des garnisons qui se sont illustrées par leur résistance. La plus célèbre de toutes, la garnison de Gênes, vivait sous un beau ciel, elle était bien logée. Nos soldats, dont la tempête avait renversé les fragiles abris, passaient la nuit debout ou, vaincus par la fatigue, se couchaient dans la fange.

Après avoir réduit la ration de pain à 150, puis à 100, puis à 50 grammes, on a été obligé de la supprimer complétement (sensation.) Il ne restait plus de pain, ou à lui moins rien qui y ressemblât. Les pommes de terre, le riz avaient disparu; il ne restait plus de sel. La viande de cheval ne nous a jamais manqué, même sans sel, sans pain, sans riz, sans pommes de terre, elle n'est pas d'une digestion facile, sans sel surtout. Messieurs les Parisiens, vous savez ce que c'est que la viande de cheval: mais sans pain, sans sel, sans pommes de terre, je le répète, elle n'est pas d'une digestion facile (Mouvement.)

J'avais espéré pouvoir vous raconter notre campagne autour de Metz, sans vous parler de mal. Mais me voilà en face d'un fait qui appartient à l'histoire et que je ne peux passer sous silence.

Le 31 octobre, nos jours, nos heures étaient comptés.

Le maréchal Bazaine réunit un conseil de guerre auquel il voulut bien me convier. Après avoir constaté notre état de détresse, on reconnut, à l'unanimité, la nécessité d'envoyer un de nous au quartier général allemand pour en connaître les véritables intentions, et pour lui demander—chose bien impossible à obtenir—un armistice avec ravitaillement, et l'envoi de notre armée tout entière en Algérie, où elle serait mise en liberté.

Sur la proposition de l'illustre maréchal Canrobert, rédigée en des deux termes que je ne puis vous rapporter, il ou nu dou gne, à l'unanimité, pour cette dodoureuse mission.

Je ne puis pas la refuser.

Le lendemain, le prince Frédéric-Charles envoya au devant de moi deux de ses aides de camp. Il me reçut avec une courtoisie parfaite, mais avec une froideur la plus élégante. On a dit, on a même imprimé que, très courtois à mon égard, il avait été dur et dédaigneux à l'égard de l'armée du Rhin. Messieurs, entre ennemis, les mots durs coûtent peu, et très beaucoup plus court dans ce cas. (Vive approbation et applaudissements.

Le prince Frédéric-Charles a parlé de l'armée du Rhin dans les termes de la plus haute estime.

Malheureusement, beaucoup de journaux français ont été moins équitables. (Nombreux signes d'assentiment.)

Ma demande était exorbitante. Le prince Frédéric-Charles, quoique visiblement sympathique à mon émotion de patriote et de soldat, ne me donna pas même l'espoir de transmettre notre proposition à Versailles. (L'Assemblée fait un mouvement d'arrêtée un moment; et cependant, mon échec fut moins complet que je ne le croyais en m'éloignant du château de Bornyy.

Lorsque, soixante heures après, le général Stiehles, chef d'état major de l'armée allemande, et notre chef d'état-major Zaine, signèrent le traité dont les conditions étaient déjà connues et arrêtées, le général Stiehles offrit, en souvenir de ma négociation, de neutraliser un bataillon, de le faire sortir avec armes et bagages, drapeau déployé, et de l'envoyer en Algérie. Sous prétexte qu'il serait difficile de choisir un bataillon, on ne m'aurait en qu'à le tirer au sort,—de le faire voyager et de l'embarquer, on refusa cette clause généreuse.... Honneur pour ceux qui ont d'avance notre armée de Metz des indignes calomnies qui l'ont longtemps poursuivie..... (Bravos et vives marques d'adhésion.)

Vous voyez que je n'avais pas complétement échoué dans ma mission.

Permettez moi de vous parler des vertus de nos soldats.

Après que ce lamentable traité les eut remis à la puissance de leurs officiers, ils furent plus respectueux, plus affectueux à leur égard qu'ils ne l'avaient été avant.

Je ne sais si les sous-secrétaires d'Etat prennent quelquefois place au banc qui est en face de cette tribune. Je suis lassé de n'y pas voir le général Vinoy, secrétaire d'Etat au ministère de la guerre: c'est un rude compagnon devant l'ennemi. Il a vu, il a pu voir, il a pu savoir ce que de vous racontez ici sa séparation d'avec ses soldats sans être arrêté par les sanglots. Il l'entendra, il l'entendra encore, il l'entendra, il la pendrire et mourir. Nos adversaires ont noblement rendu hommage à la valeur, à la ténacité, à la solidité de ces nobles bataillons, la division d'infanterie. Nos artilleurs, par leur énergie, leur audacieuse habileté, avaient racheté en partie l'infériorité notoire, trop notoire, de leur matériel.

La France a le droit de se souvenir avec orgueil de la bataille de Gravelotte, une des plus grandes des temps modernes. Nos soldats y ont combattu non pas en masse comme, comme l'a dit un homme illustre, mais un contre trois. La garde ayant été tenue en arrière, moins trois bataillons qui l'ont noblement représentée.

Nous avons eu 100,000 hommes en ligne. Pour l'évaluation des forces allemandes, reliez, je vous en prie, la lettre de S. M. le roi Guillaume à S. M. la reine de Prusse, vous verrez que nous avons combattu contre dix corps d'armée, contre autres contre la garde royale tout entière.

Le 19, l'armée fut ramenée autour de Metz, et s'établit à cheval sur la Moselle, en deux parts, peu près égales.

Certes, les troupes qui avaient combattu le 14 à Borny, le 16 à Rezonville, le 18 à Gravelotte, avaient besoin de respirer. Mais l'immense armée que nous avions eue devant nous le 18, s'était divisée et en grande partie éloignée, par suite des nouvelles ordres de Chalons, pour de Metz.

Nous aurions pu, dès le 22, rayonner à 15 ou 20 kilomètres autour de Metz et dans ce pays plantureux, fertile, admirablement cultivé, où tous les plus beaux villages qui soient en France se touchent, nous aurions pu, en quelques jours, faire rentrer une quantité considérable de grains et de fourrages, suffisante pour plusieurs mois d'approvisionnements.

Malheureusement, le général en chef n'eut pas cette sage prévoyance. Il l'avait sue, l'histoire le placerait dans ce groupe glorieux de ces hommes qui ont le mieux servi leur pays.

Le 26, l'armée reçut l'ordre de se porter en avant des forts, sur la ligne de Frouard. La plus grande partie de la journée s'écoula dans une immobilité regrettable. Vers midi, le général en chef alla appeler au chateau de Grimont tous les chefs de corps, et tint un conseil de guerre.

Messieurs, quand un général en chef est possédé d'une idée énergique, il ne doit réunir ses lieutenants que pour leur donner des ordres. (Très bien! très bien!)

Dans ce conseil de guerre, une seule voix, celle du maréchal Le Bœuf, s'élevait pour conseiller de marcher en avant et de faire une trouée.

Le maréchal Bazaine se rangea à l'opinion de la majorité du conseil. Ce fut un immense malheur, que je regrettera jusqu'à la fin de mes jours que Dieu pourra exaucer de m'accorder sur cette terre. (Marques de sympathique émotion.)

Nous y avions couché que quelques rares coups de canon du parc de Servigny, faiblement occupé; si nous avions percé ce rideau peu épais, nous serions en des le lendemain des nouvelles précises de l'armée du maréchal MacMahon, et, conformément aux ordres de la dépêche, nous l'aurions rallié. Nous avons perdu qu'il vînt se jeter dans le gouffre où elle devait fatalement périr. (Sensation.)

Le 31, dans la soirée, l'armée restait dans ses tranchées, et se demandant pourquoi on l'avait tirée.

Le 31, on fen fit sortir de nouveau et on lui fit occuper les mêmes positions que dans la journée du 26, dont le souvenir n'était pas de nature à échauffer nos cœurs. Nous perdîmes encore une grande partie de la journée dans une immobilité regrettable. Enfin, à quatre heures, le signal de recommencer l'attaque fut donné.

Hélas! le sera dernier qui, du général en chef au dernier soldat, court dans les rangs d'une armée sûre de vaincre, ne pouvait opposé par le 31 août. Toutefois deux divisions enlevèrent brillamment Noisetville et Servigny. Malheureusement la nuit était déjà close et très noire. Nous ne pûmes pas nous établir solidement sur ces deux positions importantes; cependant la journée s'achéva à notre avantage.

Dans la nuit, nos adversaires reçurent de puissants renforts. Le 1er septembre, notre armée, après avoir donné des pertes particulier de sa valeur, exécuta une retraite en très bon ordre, mais enfin une retraite

Rochefort en Prison.

La *Liberté* publie ce qui suit:

C'est à la prison de la rue Saint-Pierre, à Versailles, que Rochefort est incarcéré depuis le 21 juin. Il a été transféré à Versailles; il occupe une cellule étroite et très obscure, puisqu'elle ne reçoit le jour que par un carreau donnant sur le préau.

Depuis quelques jours, Rochefort est soucieux, préoccupé, taciturne. Parfois même il se promène, les sourcils froncés, et indique sur le sort qui l'attend. Il parle peu. Son repas du matin se compose habituellement d'un morceau de pain et de viande froide, et il n'y ajoute deux œufs. Il déjeune d'assez bon appétit; mais le soir, il a beaucoup de peine à manger la moitié de son dîner. Il a quelquefois, depuis le 18 mars, pleuré, mais il ne pleure pas, il ne se lamente pas, il ne se plaint pas, il ne se plaint pas, il ne se plaint